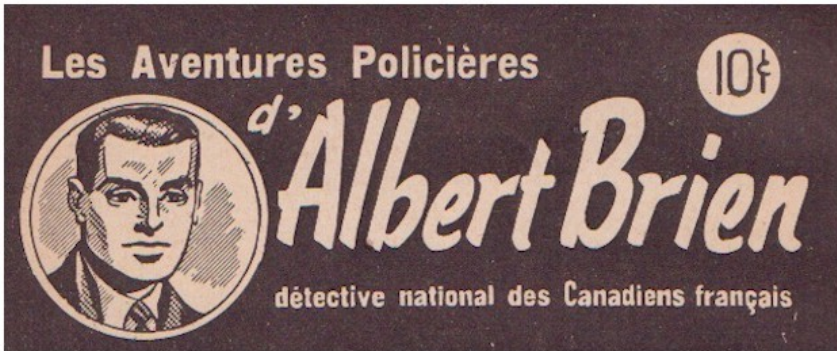


HERCULE VALJEAN

Condamné à mort



BeQ

Hercule Valjean

Les aventures policières
d'Albert Brien # NS-002

Condamné à mort

détective national des Canadiens-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 845 : version 1.0

Condamné à mort

Collection *Albert Brien*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Depuis trois jours, il y avait un important prisonnier à la prison.

En effet, on y avait emmené le jeune Jacques Dumontil qui devait être pendu trois mois plus tard.

Aussi exerçait-on une surveillance très étroite.

Le chef de la prison connaissait toute l'histoire de Dumontil.

Il avait abattu un homme de quarante ans à coups de marteau.

Après de nombreuses recherches, on avait retrouvé le marteau dans la voiture de Dumontil.

Plus tard, on apprit que Dumontil devait beaucoup d'argent à la victime, Roland Lévesque.

Lévesque était bien connu.

Il avait même déjà fait de la prison.

C'était un maître usurier, un maître chanteur, un chevalier d'industrie, enfin tout ce que vous voulez dans le même genre.

Il prêtait souvent de l'argent à des taux exorbitants, chose qui avait le don d'exaspérer ses créanciers.

Souvent, il s'était vu menacé de mort.

Plusieurs personnes poussèrent un soupir de soulagement lorsqu'ils apprirent la mort de Lévesque.

On avait même de la sympathie pour Dumontil.

Ce dernier avait plaidé son innocence jusqu'au bout.

– Dumontil, avait dit le juge, vous continuez à vous dire innocent du meurtre de Roland Lévesque.

– Oui votre honneur.

– Alors comment se fait-il que, la journée du crime, on ait vu votre automobile stationnée

devant la demeure de Lévesque ? Comment se fait-il que, deux jours plus tard, on retrouva le marteau avec lequel Lévesque a été assassiné dans votre propre voiture ?

– Je l’ai déjà dit, votre honneur.

– Il faut que vous le répétiez devant les jurés.

– Bon.

Et Dumontil avait tout raconté :

– Ce jour-là, je devais aller faire un paiement pour une dette que je devais.

– De l’argent emprunté, je suppose ?

– Oui. Mais voilà, je n’avais pas d’argent.

– Ah !

– Je décidai donc d’allèr quand même chez Lévesque.

– Pourquoi ?

– Pour lui demander d’attendre jusqu’au lendemain.

– Continuez.

– Lorsque j’arrivai chez Lévesque, je dois dire

tout d'abord que je lui avais téléphoné dix minutes plus tôt.

– Donc, il vous attendait ?

– Oui. Mais voilà, j'eus beau sonner, personne ne vint répondre.

– Alors ?

– Alors, j'ai tourné la poignée de la porte et la porte s'est ouverte.

– Vous êtes entré ?

– Oui, poussé par la curiosité, je m'avançai. Je ne fis que quelques pas. En avançant dans le boudoir, j'aperçus Lévesque couché sur le plancher, la tête fracassée.

L'avocat de la couronne sourit :

– Et je suppose que vous avez ramassé le marteau et êtes allé le cacher dans votre voiture ?

– Il n'y avait pas de marteau.

– Comment ça ?

– Il n'y avait pas de marteau, répéta Dumontil. Je sortis en vitesse de la maison avec l'intention bien précise de prévenir la police.

- Vous ne l’avez pas fait ?
- Non.
- Pourquoi ?
- Parce qu’en sortant de la maison de Lévesque j’aperçus une femme dans une fenêtre. Elle devait m’avoir vu entrer.
- C’est vrai, elle a témoigné.
- Alors, j’ai eu peur. Je devais de l’argent à Lévesque. la police ne croirait pas mon histoire. Alors je retournai chez moi sans dire un mot. C’est tout.
- Et le marteau ?
- Je vous ai répété plusieurs fois que je ne savais même pas qu’il était là.
- Alors, comment expliquer...
- C’est très simple. Pendant que j’entrais dans la maison de Lévesque par la porte avant, le meurtrier devait en sortir par la porte arrière. La porte de mon automobile n’était pas fermée à clef. Alors il a vu une belle chance de se débarrasser de son arme. Il l’a tout simplement

déposée à l'arrière de ma voiture.

Puis l'avocat de la couronne avait parlé.

– Tout ce que Dumontil vient de dire est très beau. Mais il faut des preuves.

Et voilà !

Des preuves !

Dumontil ne pouvait prouver ses avancements.

Et puis, personne ne semblait vouloir le défendre.

Il n'avait pas de famille.

Il était garçon.

Mais la couronne, elle, avait des preuves.

Le marteau !

La voisine qui vint jurer avoir vu la voiture de Dumontil devant la porte de chez Lévesque à l'heure du crime.

Les empreintes digitales de Dumontil à l'intérieur de la maison.

Lorsque le jury se retira après les remarques du juge, Dumontil tremblait.

Il était presque sûr d'être trouvé :

– Coupable.

Cependant, le jury fut près de trois heures absent.

Quelques membres avaient été émus par les paroles de Dumontil.

Enfin, ils tombèrent d'accord.

– Silence ! cria le huissier.

Le jury prit place.

Le président se leva :

– Monsieur le juge, après de longues délibérations, nous déclarons monsieur Jacques Dumontil...

Il y eut un court silence.

Tous retenaient leur respir.

Le président continua :

– Coupable du meurtre de Roland Lévesque.

Dumontil ne broncha pas.

Seules, ses mains tremblaient légèrement.

– Vous faites une grave erreur, déclara-t-il

simplement.

Le juge parla :

– Dumontil, les membres du jury vous ont jugé selon leur conscience. Vous êtes reconnu assassin. Vous avez tué de sang-froid Roland Lévesque. Il n’y a qu’une seule et unique punition pour un criminel de votre espèce. Vous retournerez à la prison commune où, le 8 mai, vous serez pendu par le cou jusqu’à ce que mort s’ensuive. Que Dieu ait pitié de votre âme.

Le procès était fini.

Et, depuis une semaine déjà, Dumontil était assis entre les quatre murs de sa cellule.

Souvent on l’entendait murmurer :

– Je suis innocent ! Je suis innocent !

Était-il vraiment innocent ?

II

Le 6 février :

– Il ne reste pas trois mois !

Dumontil réfléchissait :

– Il faut que je sorte d’ici.

Mais comment ?

Voilà où était la question.

Comment sortir d’une prison où les gardiens vous guettent jour et nuit ?

La nuit ?

Il était moins surveillé il est vrai, il ne pouvait tout de même pas sortir.

Dumontil réfléchissait.

Les jours avançaient.

On était déjà rendu au mois de mars.

Les gardes se réjouissaient d’avoir un

prisonnier aussi calme.

– Il faut que je prenne une chance. Il faut que je me décide.

Certes, Dumontil risquait gros.

– Je risque quoi ? Ma vie ? Je mourrai quand même le 8 mai.

Le 19 mars, à deux heures du matin, un des gardiens de cellules sursauta :

Quelqu'un venait d'appeler.

Une sorte de plainte, faible.

Lentement, le gardien se leva.

Il s'avança vers les cellules.

Soudain il s'arrêta :

– C'est vous Dumontil.

Depuis plus d'un mois, c'était la première fois que le gardien entendait Dumontil se plaindre de quelque chose.

– C'est moi !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Mon pied !

– Votre pied ?

– Je me suis fait mal au pied.

– Je vais aller chercher le docteur.

– Non, non, inutile, ça va réveiller les autres.

Le gardien sourit.

C'était bien là Dumontil.

Il pensait aux autres avant de penser à lui.

– Ne vous en allez pas !

– Pourquoi ?

– Pourriez-vous m'aider à enlever ma chaussure ?

Le gardien sourit.

Comment refuser ?

Il ouvrit la cellule et entra.

– Donnez votre pied.

Le gardien se pencha.

Il ne poussa pas un cri.

Il reçut le pied de Dumontil juste sous le menton et tomba à la renverse.

Le jeune homme ne perdit pas de temps.

Vivement il enleva les pantalons et la tunique du gardien.

Puis, il les endossa.

Il mit le képi et sortit de sa cellule, le trousseau de clef à la main.

Il se dirigea vers la petite porte du fond.

Il l'ouvrit.

Elle donnait dans un long corridor.

Tout à coup, Dumontil aperçut une fenêtre.

– La cour !

Un peu plus loin, il y avait une porte.

Par la fenêtre, Dumontil vit le gardien qui faisait les cent pas.

Dumontil eut une idée.

Il frappa dans la vitre.

La sentinelle s'approcha.

Dumontil fit de grands gestes désespérés avec son képi. La sentinelle, croyant qu'il y avait quelque chose d'anormal, se dirigea vers la porte.

Il l'eut à peine ouverte qu'il reçut un coup terrible sur la tête.

Il tomba en poussant un gémissement.

Dumontil ramassa son fusil et son revolver.

Puis il marcha vivement dans la cour.

Il y avait une autre porte à traverser.

La plus importante.

Celle donnant sur la rue.

Dumontil apercevait la sentinelle.

Il lui fit un signe de la main.

Mais la sentinelle surveillait.

– Que vient faire ce gardien à cette heure de la nuit.

Soudain il sursauta.

Il venait d'apercevoir le pantalon du gardien.

Le pantalon était trop court.

On reconnaissait les bas des prisonniers.

– C'est un prisonnier.

Il enligna Dumontil.

Mais ce dernier avait vu son geste.
Il avait son revolver en main.
Il tira.
La sentinelle tomba, une cuisse fracassée.
Dumontil bondit.
Il n'y avait pas une seconde à perdre.
Il prit les clefs et ouvrit la porte.
Il s'élança vers la route.
Il venait de faire quelques pas à peine lorsque
la sirène résonna.
On venait de s'apercevoir de son évasion.
– C'est cette sentinelle qui a tout gâché.
Mais où aller maintenant ?
Le gardien le découvrirait dans une minute.
Soudain il vit venir une voiture.
La sirène de la prison résonnait.
Dumontil se mit dans le milieu de la rue,
faisant des signes désespérés.
La voiture stoppa.

– Qu'est-ce qu'il y a ?
– Vite, un prisonnier d'échappé.
– Où est-il ?
– Il s'est enfui dans une automobile. Il faut le rejoindre.

– Montez !

Dumontil respira.

L'auto partit à fond de train.

– Plus vite, plus vite, criait Dumontil.

– Mais je fais du soixante-quinze.

Dumontil regarda par la vitre arrière.

Il ne voyait aucune voiture.

Il y avait un petit chemin de traverse.

Dumontil sortit son revolver.

– Ralentez et tournez ici. Éteignez vos lumières.

– Mais...

– Obéissez, sinon, c'est fini pour vous.

L'homme se vit forcé d'obéir.

– Vite, déshabillez-vous.

– Quoi ?

– Obéissez que je vous dis.

L’homme enleva ses vêtements.

Dumontil en fit autant.

L’homme tremblait.

Il voyait maintenant qu’il avait affaire au prisonnier échappé.

Vivement Dumontil endossa les habits de l’homme.

– Endossez ça, dit-il, en lui montrant le costume de gardien.

– Suivez-moi.

Ils revinrent à pied vers la route.

Soudain, Dumontil frappa l’homme de la crosse de son revolver.

Juste derrière la tête.

L’inconnu tomba.

– Je suis peiné, dit Dumontil.

Puis il traîna l’homme au bord de la route.

Ensuite il prit place au volant de la voiture.
Puis il disparut au lointain.

III

Pendant que des gardiens de la prison commençaient à inspecter les champs d'alentour, d'autres montaient dans des voitures.

D'énormes réflecteurs éclairaient la route.

Les voitures se dirigèrent de tous les côtés.

Les gardiens ne savaient même pas qui s'était évadé.

Soudain, l'une des voitures, se dirigeant vers Cartierville, freina brusquement.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Quelqu'un sur le bord de la route.

– Vrai ?

– Oui, oui, j'ai vu.

Les deux hommes descendirent.

– Mais c'est un gardien...

– Non, non.

L'autre était excité.

– Regarde... le bas de ses pantalons.

– Le prisonnier !

Les deux gardiens se regardaient :

– Nous l'avons trouvé !

– Mais il est blessé !

– Ça n'a pas d'importance. Ramenons-le.

Ils le montèrent dans la voiture.

Puis rebroussèrent chemin vers la prison.

En route, ils rencontraient d'autres voitures.

Alors ils les avertissaient de ne pas continuer.

– Nous l'avons.

Cinq minutes plus tard, ils étaient de retour à Bordeaux. Ils transportèrent le prisonnier dans le bureau du gouverneur.

Le gouverneur le regarda attentivement.

– C'est curieux... mais je ne reconnais pas cet homme... Vivement il enleva la tunique et regarda le numéro du prisonnier.

– 12236.

Soudain il sursauta :

– 12236 ! Mais c’est le numéro de Dumontil.

Il regarda l’homme de plus près :

– Cet homme n’est pas Dumontil.

Tous se regardaient surpris :

Surtout les deux gardiens.

Le gouverneur se retourna vers l’un d’eux.

– Vite, courez à la cellule de Dumontil.

Ramenez le gardien.

– Bien !

L’homme partit.

Pendant ce temps, le gouverneur essayait de ranimer l’inconnu.

– Il a été blessé à la tête.

La porte s’ouvrit.

Le gardien revenait.

– Dumontil est disparu et le gardien est dans le cachot, ses vêtements enlevés. Il semble être sans connaissance. Les clefs sont disparues.

Le gouverneur ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit un trousseau de clefs.

– Venez.

Se tournant vers un autre gardien.

– Appelez le docteur. Qu’il essaie de ranimer cet homme.

– Bien.

Le gouverneur se dirigea vers la cellule de Dumontil.

Il ouvrit la porte.

Le gardien revenait lentement à lui.

– Que s’est-il passé ?

En se frottant la mâchoire, le gardien raconta au gouverneur comment il s’était fait jouer comme un enfant.

– Vous savez ce qui vous attend, dit le gouverneur.

Le gardien baissa la tête.

Il serait certainement congédié.

Avoir laissé échapper un prisonnier à mort.

Le gouverneur donna des ordres pour qu'on s'occupe du pauvre gardien et retourna vivement à son bureau.

Le docteur avait réussi à ranimer l'inconnu.

– Votre nom ?

– Ferdinand Benoit.

– Comment se fait-il que vous soyez vêtu de ce costume.

Benoit raconta ce qui s'était passé.

– Alors Dumontil doit s'être sauvé dans votre voiture ?

– Oui.

– Vite, donnez-m'en une description.

Benoit obéit.

Le gouverneur bondit vers le téléphone.

– Police ?

– Oui.

– Ici le gouverneur de la prison de Bordeaux.

– Oui.

– Jacques Dumontil s'est échappé.

– Quoi ?

– Oui. Il est dans une voiture. Voici le numéro de la plaque et la description.

– Merci, fit le policier.

Quelques secondes plus tard, toutes les voitures de la radio police recevaient le message.

La radio lançait des appels au public.

– Meurtrier échappé.

On donnait la description de Dumontil.

À quatre heures du matin, le téléphone résonna :

Le Gouverneur se précipita vers l'appareil.

– Allo ?

– Gouverneur ?

– Oui.

– Ici le chef de police ; on a retrouvé la voiture.

– Vide ?

– Oui.

– Où ?

– Près de Cartierville. Nous continuons nos recherches.

Le gouverneur raccrocha.

Il était découragé.

Non seulement la position du gardien était en jeu, mais la sienne aussi.

Qu'arriverait-il si on ne retrouvait pas Dumontil ?

IV

La sonnerie de la porte résonna.

Brien se réveilla en sursaut.

On sonna une seconde fois.

– La porte, dit sa femme.

– Je sais.

Brien alluma la lumière.

Il passa vivement ses chaussettes et sa robe de chambre.

– Trois heures et trente, murmura-t-il.

– Fais attention, Albert. On ne sait jamais.

Brien prit son revolver et se dirigea vers la porte.

Il l'entrouvrit légèrement.

– Qui est là ?

– Ouvrez, ouvrez s'il-vous-plaît, monsieur

Brien.

Quelqu'un qui le connaissait ?

Brien ouvrit.

Il tenait toujours son revolver dans sa main.

– Que voulez-vous ?

Il se trouvait en face d'un homme encore jeune et correctement vêtu.

– Vous parler, monsieur Brien. C'est très important.

– Savez-vous qu'il est trois heures et demie ?

– Oui, mais il faut que je vous parle.

– Bon, entrez !

Brien fit entrer l'homme dans son cabinet de travail.

– Un ami, dit-il à sa femme.

Il alluma la lumière.

Puis il examina son visiteur.

Soudain, il sursauta :

– Jacques Dumontil !

– Oui, c’est bien moi, dit l’homme.

– Dumontil ! répéta Brien.

Il n’en croyait pas ses yeux.

Brien se leva.

Il s’approcha du téléphone.

– Vous vous êtes évadé ?

– Oui

– Alors, je n’ai qu’une chose à faire.

– Quoi ?

– Vous remettre entre les mains de la justice.

Dumontil bondit vers l’appareil.

– Non, non, je vous en supplie, monsieur Brien.

Le détective le regarda curieusement.

Puis sans rien dire, il retourna s’asseoir derrière son bureau.

– Monsieur Brien, je jure sur la tête de ma mère que je suis innocent du crime dont l’on m’accuse.

Il y eut un silence.

Brien ne parlait pas.

– Vous avez suivi l'affaire ? demanda Dumontil.

– Par les journaux, oui.

– Tout ce que j'ai dit, c'est la vérité. Je n'ai pas tué Roland Lévesque. Je suis innocent.

– Vous vous êtes sauvé de prison ?

– Oui.

– Comment ?

Dumontil raconta.

Brien ne put s'empêcher de noter le sang-froid de l'accusé.

– Que venez-vous faire ici ?

– Vous demander votre aide.

– Mon aide ?

– Oui. Oh, je sais que je n'ai pas d'argent, mais je vous paierai, monsieur Brien. Je vous paierai un jour ou l'autre, vous pouvez être sûr.

La figure de Dumontil lui était sympathique.

Il n'avait pas l'air d'un meurtrier.

– Vous allez m’aider ? n’est-ce pas monsieur Brien ?

Brien hésitait.

Si Dumontil était coupable.

– La police me recherche, monsieur Brien. Je dois être pendu le 8 mai. C’est proche, il ne reste pas deux mois.

– Il en reste assez pour prouver votre innocence... si vous êtes innocent.

– Vous voulez dire que vous acceptez de...

Brien ne répondit pas.

Il tendit la main et ouvrit le radio.

C’était un programme de musique.

– À quelle heure vous êtes-vous échappé ?

– Il devait être deux heures, environ.

Soudain, la musique s’interrompt.

– Attention, dit l’annonceur. Bulletin spécial en marge de l’évasion de Bordeaux.

– Écoutez, dit Brien.

– On a retrouvé la voiture dans laquelle

Jacques Dumontil s'était enfui. On l'a retrouvée près de Cartierville. Cependant on est toujours à la recherche du prisonnier. Voici de nouveau sa description. Grand, cinq pieds et onze pouces. Cheveux châains. Yeux bruns. Il serait vêtu d'un habit gris et d'un paletot bleu marine, chapeau gris. Toutes personnes qui pourraient fournir quelques détails sont priées de communiquer avec la sûreté.

Brien referma sa radio.

– Si vous sortez d'ici, vous êtes foutu.

– Mais...

– Non, non, toute la police est à votre recherche. On a votre signalement, comme vous voyez.

– Alors ?

– Alors, vous allez rester ici !

Les yeux de Dumontil brillèrent de joie.

– Vous voulez vous occuper de moi ?

– Nous en reparlerons demain. Le plus important pour le moment, c'est de dormir.

– Monsieur Brien, comment vous remercier...

– Pas un mot, et suivez-moi.

Brien se leva.

Il sortit de son cabinet de travail suivi de Dumontil.

Il ouvrit une porte.

– Voici la chambre d’ami. Mettez-vous à votre aise.

– Merci monsieur Brien.

Brien retourna à sa chambre.

– Qu’est-ce qui se passe ? demanda sa femme.

Brien lui raconta la visite qu’il venait de recevoir.

– Mais tu es fou, Albert !

– Pourquoi ?

– Cet homme est peut-être un criminel. On ne sait pas ce qu’il peut faire.

– Ne t’inquiète pas pour rien.

– Comment ça ?

– Premièrement, je l'ai enfermé à double tour
et deuxièmement, je crois qu'il est innocent.

V

Brien se leva vers huit heures.

Sa femme était déjà levée.

Elle prépara son déjeuner.

Aussitôt qu'il eut fini de manger, il s'habilla.

– Tu sors ?

– Oui.

– Mais l'autre, l'assassin.

– Il dort.

– Tu ne vas pas me laisser seule avec lui ?

– Pourquoi pas ?

La femme de Brien faisait vraiment pitié.

– Allons, ne crains rien. Je ne sors que pour quelques minutes. D'ailleurs je te l'ai déjà dit, il est enfermé.

– Ne sois pas longtemps.

Brien sortit.

Il se dirigea immédiatement vers la pharmacie du coin.

Après avoir fait son emplette, il alla dans un magasin de mercerie pour hommes.

Il acheta un habit pouvant convenir à la taille de Dumontil.

Puis, il revint chez lui.

– Tu n’es pas morte ? fit-il en entrant.

Sa femme sourit.

– Il dort encore ?

– Probablement.

Brien se dirigea vers la chambre de Jacques.

Il tourna la clef dans la serrure.

Puis il frappa.

Personne ne répondit.

Il frappa une seconde fois.

– Qui est là ? fit une voix.

– C’est moi, Brien.

– Entrez.

Le détective entra.

Dumontil était encore au lit.

– Tenez, je vous apporte des vêtements, dit Brien.

– Mais j’ai déjà un habit.

– Vous n’êtes pas pour sortir avec cet habit-là. Mettez celui-ci.

– Merci.

– Puis vous viendrez déjeuner.

Brien ressortir.

Quelques minutes plus tard, Dumontil parut avec le nouvel habit qui lui allait comme un gant.

Brien lui servit à déjeuner.

Lorsqu’il eut terminé, le détective déclara :

– Vous allez vous raser.

– Mais...

– Excepté votre moustache. Tenez voici mon rasoir. Obéissez-moi.

– Très bien.

Dumontil se rasa.

– Maintenant, suivez-moi, dit Brien.

Il l’emmena dans la chambre de bain.

– Enlevez votre gilet et votre chemise.

– Pourquoi ?

– Je vais vous teindre les cheveux en noir.

– Ah !

Après que Jacques eut enlevé ses vêtements, Brien se mit à l’œuvre.

Dix minutes plus tard, les cheveux de Dumontil étaient noirs comme ceux d’un nègre.

Brien appela sa femme.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Tu vas prendre ton fer et friser monsieur.

– Ah !

– Fais vite, c’est très important.

Sans savoir où son mari voulait en venir, madame Brien se mit à l’ouvrage.

Une demi-heure plus tard, Dumontil était frisé comme un mouton.

Alors il se regarda dans le miroir.

Portant moustache, les cheveux noirs et frisés, il était méconnaissable.

Brien lui apporta des lunettes.

– Mettez ces verres. Ce sont de simples vitres. Vous verrez aussi bien et cela vous changera encore.

– Merci.

Dumontil mit les lunettes.

– Parfait, dit Brien. Avec ça vous pouvez être sûr que la police ne vous reconnaîtra pas.

Il le fit passer dans son cabinet de travail.

– Asseyez-vous.

– Merci.

– Et maintenant, nous allons étudier votre cas.

Les deux hommes s'assirent.

Brien reprit :

– Nous pouvons être sûrs d'une chose.

– Quoi ?

– Le meurtrier était dans la maison lorsque

vous avez sonné.

– C’est ce que je conclus à cause du marteau.

– Vous avez raison. Maintenant, qui soupçonner ?

– Il y en a plusieurs. Tout le monde haïssait Roland Lévesque.

– Je sais.

Il y eut un silence.

Brien se leva :

– Lévesque était marié ?

– Non, garçon.

– Donc, il vivait seul ?

– Oui.

– La maison lui appartenait.

– Je le crois.

– Voici ce que nous allons faire. Nous allons nous rendre chez Lévesque et je souhaite que la maison soit inhabitée.

– Pourquoi ?

– Pour que nous puissions la visiter. J’ai idée

que c'est par là que je dois commencer mon enquête.

– Vous voulez prouver mon innocence.

Brien s'approcha de Jacques :

– Écoutez Jacques. Vous voulez bien que je vous appelle Jacques ?

– Mais oui.

– J'ai deux mois ou presque devant moi. Si je ne trouve pas d'autre coupable que vous, c'est que vous serez l'assassin et je vous remets entre les mains de la justice. Mais d'ici là, vous resterez ici et vous obéirez à la lettre à ce que je vais vous dire.

– Accepté. J'ai grande confiance en vous, monsieur Brien. Je suis innocent et vous le prouverez.

– Si c'est vrai, il se peut quand même que vous écopiez de quelques jours de prison.

– Ah pourquoi ?

– Vous assommez un gardien.

– Pardon deux.

– Le deuxième, vous le blessez à l'épaule, vous volez une voiture et vous battez son propriétaire après lui avoir volé ses vêtements.

Lévesque sourit :

– J'aime mieux encore quelques jours de prison qu'une corde autour du cou.

Brien se dirigea vers la porte.

– Suivez-moi.

– Où allons-nous ?

– Chez Lévesque.

Brien a-t-il raison quand il dit qu'il trouvera peut-être un indice ?

VI

La maison de Lévesque ne semblait pas habitée.

Mais Brien ne regarda que de loin.

– Il ne faut pas oublier une chose.

– Quoi donc ?

– La femme qui demeure en face de chez Lévesque est une véritable commère.

– Oui, c'est elle qui m'a fait condamner.

– Elle doit passer une partie de la journée dans ses rideaux.

– Alors, qu'allons-nous faire ?

– Venez avec moi.

Brien entra au restaurant du coin.

– Une orangeade pour moi, dit-il.

– Cream soda, dit Jacques.

Le commis les servit.

Brien demanda :

– Le gars qui a été tué demeure près d’ici ?

Le commis les regarda :

– Vous voulez parler de Lévesque ?

– Oui.

– Il ne demeure pas loin.

Brien se pencha :

– Était-il propriétaire ?

Le commis les regarda d’un œil soupçonneux.

– Pourquoi me demandez-vous ça ?

– Je vais vous dire, dit Brien, je me cherche un logement, alors...

Le commis se mit à rire :

– Monsieur, vous êtes peut-être la quinzième personne qui me demandez la même chose.

– Ah !

– Et je vais vous faire la même réponse.

– Vite, parlez.

– Le propriétaire, je ne le connais pas. Je sais que le logement est inhabité, c’est tout.

– Ah, il est encore inhabité ?

– Oui.

Brien se tourna vers son ami :

– Jacques, c’est un bon signe. Le logement ne doit pas être loué. Il faut trouver le propriétaire.

– Oui, et nous aurons une chance.

Ils se levèrent.

– Je vous souhaite bonne chance messieurs, leur dit le commis.

– Merci.

Et ils sortirent.

Le commis souriait en les regardant s’éloigner.

– Nous y allons ? demanda Dumontil.

– Hé, hé, pas si vite.

– Comment ça ?

Si les voisins nous voient entrer, comme ça, en plein jour, la police sera avertie aussitôt.

Ils revinrent lentement vers la demeure de

Brien.

– Nous reviendrons ce soir.

Le soir vers dix heures Brien et Dumontil se rendirent à la demeure de Lévesque.

Brien avait apporté avec lui quelques outils qui pourraient l'aider à entrer.

– Passons par l'arrière.

Ils prirent la ruelle donnant à l'arrière de la maison.

– C'est ici, dit Dumontil.

Brien regarda autour de lui.

Il n'y avait personne.

– Viens.

La maison de Lévesque était un petit cottage à deux étages.

Brien entra dans la cour et se dirigea vers la maison.

Après quelques minutes de travail avec son passe-partout il réussit à ouvrir la porte.

– Surtout, recommanda-t-il à Lévesque, pas de

lumière.

– Ne craignez rien.

Le détective avait apporté sa lampe de poche.

Il l'alluma ayant soin de n'éclairer qu'au plancher.

– Où se trouve son bureau ?

– À l'avant.

Dumontil dirigea Brien.

Soudain, ils sursautèrent.

Ils venaient d'entendre un bruit.

Tout à coup, ils virent deux yeux brillants qui les fixaient.

– Le chat ! déclara Jacques.

– S'il pouvait parler, finit Brien.

Ils continuèrent d'avancer.

– C'est ici, dit Jacques.

Ils entrèrent dans une pièce assez grande.

Brien regarda par la fenêtre.

– Nous pouvons baisser le store sans danger.

Et il le baissa.

– On peut allumer la lumière maintenant ?

– Non, non, ça paraît quand même du dehors.
Mieux que ça, nous serons comme des ombres
chinoises.

– Bon.

Brien regarda son protégé :

– Où se trouvait le cadavre ?

– Là, près de son bureau.

– À terre ?

– Oui, et cette lampe était renversée.

– Ainsi il doit y avoir eu lutte ?

– Probablement.

Brien s’assit dans la chaise et se mit à fouiller
dans le tiroir du bureau.

Il ne trouva rien de bien intéressant.

Des papiers épars, de vieux reçus.

Cependant, Brien mit dans sa poche un livret
de reçus tous signés de la main de Lévesque.

Sur le bureau, il y avait un petit cadre, au côté,

un clou.

– Voilà pourquoi le marteau se trouvait ici.

– Comment ça ?

– Lévesque avait sans doute l'intention de poser ce petit paysage.

– Ah !

Au côté du cadre, il y avait un grand livre.

C'était une sorte de journal, dans lequel Lévesque entraînait tout l'argent qu'il avait reçu, celui qu'il avait prêté et les dates des remises.

Brien se mit à feuilleter le livre page par page.

Soudain, une page lui resta dans la main.

Le détective la lut.

Rien d'extraordinaire.

Soudain, il songea.

– Si cette page est détachée, c'est donc que l'autre partie qui est à la fin du livre doit être enlevée.

Vivement il tourna le livre vers la fin.

Il s'aperçut alors que la page était bel et bien

déchirée.

Il expliqua à Jacques :

– Vois-tu, les pages 23 et 77 ne sont qu'une seule et même feuille réunie au milieu.

– Oui.

– La page 77 partie, la page 23 ne tient plus.

– Oui, mais croyez-vous que...

– Ce n'est peut-être rien, c'est peut-être quelque chose.

Il prit le livre et le tendit à Jacques.

– Tiens, prends, je l'emporte.

– Bon.

Brien regarda autour de lui.

– Pour moi, il n'y a plus rien à faire ici.

Tout à coup, il se tourna vers Jacques :

– Sais-tu s'il y a un téléphone ici ?

– Je crois qu'il est dans sa chambre.

– Où ?

– Au premier.

– Viens.

Brien monta l'escalier.

Pourquoi le détective veut-il se rendre jusqu'au téléphone ?

A-t-il découvert quelque chose ?

VII

Rosalie Latrimouille est ce qu'on appelle une vieille fille enragée.

Elle demeure avec sa sœur Emma, qui, si c'est possible, est pire qu'elle.

Le plaisir des deux femmes est de regarder par la fenêtre de leur salon.

C'est à qui trouverait le spectacle le plus intéressant.

À tour de rôle, elles vont s'asseoir au salon et reviennent ensuite raconter à l'autre ce qu'elles ont vu.

Ce soir-là, Emma était sortie.

Elle était allée à l'assemblée organisée par un groupe de femmes en faveur d'une candidate aux prochaines élections provinciales.

Rosalie, qui avait mal à la tête, avait refusé d'accompagner sa sœur.

Cependant, son mal de tête ne devait pas être très fort.

Aussitôt qu'Emma eut franchit la porte, on pouvait voir Rosalie assise dans le châssis du salon.

Elle se souvenait parfaitement, que sa sœur avait accompli dernièrement un exploit d'éclat.

Un jour qu'elle surveillait à la fenêtre, elle avait vu entrer chez le voisin d'en face, un jeune homme du nom de Jacques Dumontil.

Or ce voisin, Roland Lévesque avait été assassiné.

Grâce au témoignage d'Emma, Dumontil avait été arrêté et condamné à mort.

Depuis ce jour, Rosalie n'était plus en bon terme avec sa sœur.

Elle lui en voulait parce que ce n'était pas elle qui avait surpris Dumontil.

– Mais je me reprendrai.

Le même jour, Emma et sa sœur avaient appris par la radio que Dumontil s'était échappé de la

prison.

– Pourvu qu’il ne veuille pas se venger de moi, avait dit Emma.

– Voyons, il n’y a pas de danger. Tu sais bien qu’il ne risquerait pas de venir par ici. Il va essayer de se sauver le plus loin possible.

Rosalie songeait à tout cela.

Elle resta de longues heures assise au salon à regarder passer les gens, critiquant en elle-même leur accoutrement.

Soudain elle regarda sa montre.

– Dix heures et demie, Emma devrait arriver bientôt.

Elle regarda de nouveau au dehors.

Soudain elle sursauta :

– Pourtant, il me semble qu’il n’était pas baissé.

Elle regarda à nouveau.

– Mais oui il est baissé.

Puis elle réfléchit :

– Cet après-midi... non, je me souviens, il était levé, on voyait jusqu'à l'intérieur.

Puis elle pensa :

– Il a dû descendre.

Et sans plus y penser, elle continua à examiner... examiner... examiner.

Soudain, elle sursauta :

– Une lumière !

Mais oui, elle avait bien vu.

Une légère lueur au travers la fenêtre du premier.

Elle se mit à trembler.

– Mon Dieu ! Monsieur Lévesque qui revient. La maison doit être hantée.

Au lieu d'appeler la police, elle alla chercher de l'eau bénite, traversa la rue en courant et en aspergea la maison de Lévesque.

Puis elle revint chez elle.

Là elle se mit à réfléchir.

Elle pensait au voleur, au crime.

Soudain, une phrase lui revint à la mémoire.

– Le meurtrier revient toujours vers le lieu de son crime.

Elle courut au téléphone.

Elle s’y prit par quatre fois avant de signaler le numéro de la police Municipale.

Enfin elle entendit une voix lui dire :

– Police !

– Allo, c’est vous la police ?

– Oui.

– Voici, il y a quelqu’un chez Lévesque.

– Qu’est-ce que vous chantez là, vous êtes chautasse, mademoiselle.

– Oh monsieur, comment vous osez...

– Je n’ai pas de temps à perdre mademoiselle.

– Écoutez-moi, je vous en prie.

– Eh bien parlez !

– Le meurtrier... il est là.

– Quel meurtrier ?... Êtes-vous folle ?

– Monsieur... vous m’insultez... vous êtes ignoble.

– Expliquez-vous mademoiselle, et nous nous comprendrons.

– Je vous dit que celui qui a tué Roland Lévesque, il s’appelle Dumontil... eh bien, il est là... chez Lévesque.

– Quoi ?

– C’est ce que j’essaie de vous dire depuis dix minutes. Je l’ai vu dans la fenêtre. Il a regardé au dehors.

– Vous êtes sûre mademoiselle ?

– Sûre ! Je l’ai vu que je vous dis.

– Vite donnez-moi votre nom et votre adresse.

– Monsieur ! Vous êtes un impoli. Moi, Rosalie Latrimouille, donner mon nom à un homme que je ne connais même pas. Ah non, par exemple... ah non.

Et elle raccrocha d’un air courroucé.

– Je vais porter plainte contre ce vaurien, dit-elle en elle-même. Demander le nom et l’adresse

d'une jeune fille innocente et sans défense
comme moi.

VIII

Brien avait suivi Jacques Dumontil au premier étage

– Vous connaissez la maison ?

– Non, mais je savais où se trouvait l’escalier.

– Mais comment se fait-il que le téléphone de Lévesque soit dans sa chambre.

– On l’appelle souvent la nuit. Mais il avait l’intention de le faire descendre.

Brien ouvrit une porte.

Il n’y avait pas de téléphone.

Il en ouvrit une seconde.

Une autre chambre, mais pas de téléphone.

Enfin, à la troisième, il trouva ce qu’il cherchait.

Vivement il s’approcha de la table.

Il soupira d'aise.

Il y avait bien un calepin près du téléphone.

Brien l'ouvrit vivement à la dernière page.

Il y avait quelques noms.

Le dernier :

– Jacques Dumontil.

Il se tourna vers Jacques.

– Vous aviez téléphoné à Lévesque.

– Oui, pourquoi ?

– Votre nom est sur la tablette près du téléphone.

Le détective glissa la tablette dans sa poche.

– Il se peut, déclara-t-il, que le nom du meurtrier soit sur cette tablette.

– Quoi ?

– Une possibilité seulement, ne l'oubliez pas, Jacques.

Soudain le détective sursauta :

– Écoutez !

– On dirait...

– La police ! fit Brien.

Jacques regarda autour de lui, éperdu.

– Je suis fini.

– Pas un mot et obéissez-moi. Nous allons sortir par l'arrière.

– Mais on a peut-être mis un homme.

– Rien ne nous oblige à le croire. Il n'y a qu'une voiture.

Brien sortit dans le corridor.

– Il n'est pas nécessaire de descendre, dit-il, il y a un balcon, je crois.

Il courut vers le fond.

Dumontil le suivait.

Il ouvrit la porte donnant sur le balcon.

– Mais comment descendre ?

– En nous laissant glisser, dit Brien.

Soudain, il tressaillit.

Il venait de voir une lumière au bout de la ruelle.

- On vient de ce côté.
- Mon Dieu ! Mon Dieu !
- Ne perdons pas notre sang-froid.

Brien leva la tête.

Le toit n'était qu'à quelques pieds au dessus du balcon.

- Le toit, dit-il.

Puis se tournant vers Jacques :

– Vous pouvez grimper après le poteau soutenant la couverture du balcon ?

Vif comme un chat, il fut bientôt sur la couverture du balcon.

De là, il n'y avait qu'un pas à franchir pour être sur le toit.

Brien le franchit suivi de Dumontil.

Ils étaient maintenant sur le toit.

La Police irait-elle jusque là ?

*

La voiture de la radio s'arrêta tout d'abord à la ruelle. Le sergent en charge donna un ordre.

– Toi, passe par l'arrière, au cas où on passerait par là.

L'homme obéit.

La voiture revint vers l'avant.

Les détectives entrèrent dans la maison.

Il ne semblait y avoir rien d'anormal.

Le sergent alluma la lumière.

– Pour moi, quelqu'un a rêvé.

Ils entendirent frapper à l'arrière.

– Tiens, voilà Arthur.

Il se dirigea vers l'arrière et ouvrit la porte.

– Tu n'as rien vu ?

– Non sergent.

– Allons en haut.

Ils montèrent au deuxième.

Le sergent commençait à être enragé.

– Ce doit-être quelques farceurs qui ont

appelé.

– Pourtant, dit un des hommes, le store, dans le bureau...

– Il est peut-être descendu seul.

– Non, il n'est pas brisé.

– En tout cas, vous voyez comme moi, il n'y a personne ici. Nous perdons notre temps.

Il fit signe à ses hommes.

– Venez.

Quelques minutes plus tard, ils remontaient en voiture.

– Aussitôt qu'ils eurent disparu au lointain, deux ombres se levèrent sur la toiture de la maison de Roland Lévesque.

– Nous sommes mieux de déguerpir au plus tôt, dit Brien.

– Je suis amplement de votre avis.

Les deux hommes ne prirent pas deux heures à déguerpir.

– Où allons-nous ? demanda Jacques.

– Chez moi mon petit ami. Vous oubliez que la police vous recherche. Venez vous coucher.

Aussitôt rendu chez Brien, le détective tendit la main à son ami.

– Bonsoir Jacques et bonne nuit.

– Pareillement.

Dumontil entra dans sa chambre.

Brien cependant n'en fit pas de même.

Il se retira dans son cabinet de travail.

Il sortit tout ce qu'il avait pris chez Lévesque.

– Espérons que cela me donnera quelque chose.

Tout d'abord, il consulta la tablette qu'il avait trouvée près du téléphone.

Il y avait quatre noms d'inscrits :

– Durand... Smith... Mondou... et Dumontil.

Brien réfléchit.

– Évidemment, ils doivent tous avoir eu rendez-vous avec Lévesque. La dernière personne serait donc Mondou, juste avant Dumontil.

Brien regarda les noms :

– Durand... Smith... Mondou... il y a plusieurs personnes de ce nom-là. Et puis c'est peut-être une toute autre personne qui a tué...

Brien sortit le cahier de reçus.

Il y en avait à tous les noms.

Il y en avait au nom de Dumontil... Durand... Smith...

– Mais, il n'y en avait pas au nom de Mondou... Un nouveau client sans doute.

Brien remarqua qu'Antonio Durand avait fait un paiement le jour du crime.

– Antonio Durand, il faudra que je me renseigne. Il peut avoir eu une querelle avec Lévesque après l'avoir payé.

Mais ce qui intriguait le plus le détective, c'était ce dénommé Mondou.

Brien prit le grand livre, dans lequel on avait déchiré une feuille.

Brien remarqua que la feuille enlevée était probablement la dernière sur laquelle Lévesque

avait écrit.

Brien se leva et alla chercher une loupe.

Puis il se mit à regarder attentivement la page suivante de celle qui manquait.

Il espérait trouver quelques traces de ce qui avait été écrit sur la feuille précédente.

Pour ça, le détective employa un moyen ingénieux.

Il prit la mine de son crayon et la réduisit en poussière.

Puis, il l'étendit sur la feuille blanche.

Ensuite il souffla de toute sa force.

La plupart des grains noirs partirent mais quelques-uns restèrent attachés à la feuille, formant des fragments de lettres.

Même quelques mots étaient assez complets.

Brien put déchiffrer.

– Femm... ce doit être femme.

Soudain il sursauta :

– Mais oui c'est bien un M majuscule suivi de

on... cela fait Mon...

Brien songea :

– Mon... Mondou... Ça se ressemble.

Brien continua son minutieux travail.

– Arg... probablement argent.

C'étaient les seuls mots qu'il pouvait déchiffrer.

Un peu partout sur la feuille on voyait des fragments de lettres., pas assez cependant pour former un mot.

– Je peux conclure qu'il s'agit de femme et d'argent et peut-être de Mondou.... Femme, argent...

L'imagination de Brien était à son plein rendement.

– Femme, argent.

Soudain il se leva :

– Ce doit être ça... femme, argent... ce ne peut être que du chantage à propos d'une femme. Lévesque savait quelque chose et faisait chanter Mondou probablement. Il lui réclamait de

l'argent.

Brien reposa les livres dans son bureau.

Il le ferma ensuite à clef.

– Si mes déductions sont juste, je possède un mobile puissant. Demain j'éclaircirai tout ça.

Le détective entra dans sa chambre.

– Mondou... murmurait-il, il y a peut-être plusieurs centaines de Mondou... comment m'y prendre pour le découvrir.

IX

À huit heures, le lendemain, Brien était debout.

Après avoir pris un bon déjeuner, il se retira dans son cabinet de travail.

Il prit le livre de téléphone.

– Marois... Mondor... Ah, Mondou...

Le regard du détective eut un éclair de joie.

– Mondou... une dizaine et cinq Mondoux. Je peux d'avance éliminer les Mondoux, à moins que Lévesque ne fisse une faute en l'écrivant.

Il restait dix Mondou.

Alors le détective procéda par élimination.

Si Lévesque faisait chanter ce monsieur Mondou c'est donc que Mondou devait avoir de l'argent.

Il élimina donc tout de suite trois noms qui

résidaient dans un quartier pauvre de la ville.

– Sept, il en reste sept.

Mais que pouvait faire Brien ?

Leur téléphoner ?

Il ne pouvait tout de même pas leur demander s'ils avaient tué Lévesque.

Par quel moyen ingénieux s'y prendrait-il ?

Il réfléchit.

Soudain il sursauta :

– Je l'ai...

Il transcrivit les sept noms qui restaient.

Puis il se dirigea vers le téléphone.

Il signala le premier numéro.

– Allo ?

– Monsieur Mondou est-il là ?

– Il est à son travail monsieur.

– Pourriez-vous me donner son numéro, j'aimerais le rejoindre.

La femme s'exécuta.

Brien signala à nouveau.

– Monsieur Mondou, s’il vous plaît.

Un instant.

Quelques secondes plus tard, une voix d’homme répondit :

– Oui ?

– Monsieur Mondou ?

– Oui.

– Ici le notaire Nadon.

– Que puis-je faire pour vous ?

– Voici, c’est moi qui ai en mains les affaires de monsieur Lévesque décédé il y a un mois.

– Monsieur Lévesque ?

– Oui, Roland Lévesque. Or il y a une lettre cachetée et sur l’enveloppe, c’est écrit tout simplement monsieur Mondou et dans un coin, important. Je n’ose l’ouvrir et je me vois dans l’obligation de téléphoner à tous les Mondou de Montréal.

– Eh bien monsieur, je n’ai jamais connu ce

monsieur Lévesque.

– Je vous remercie infiniment monsieur Mondou.

– De rien Notaire.

Brien raccrocha.

Il prit son crayon et biffa un nom.

– Six !

Il recommença le même manège avec deux autres.

Il reçut la même réponse.

– Quatre... il n'en reste que quatre.

Brien appela un autre numéro.

Il n'eut pas de réponse.

Il fit une croix devant ce monsieur Mondou avec l'intention de le rappeler plus tard.

Il téléphona aux trois derniers.

Deux d'entre eux ne connaissaient pas Lévesque, et le dernier était absent.

– Il ne reste donc deux noms. Espérons que le bon est parmi ces deux-là.

Pour plus de sûreté, il appela les autres Mondoux, dont le nom s'écrivait avec un X.

Tous lui répondirent ne pas connaître Lévesque.

Brien passa le reste de l'après-midi à causer avec Dumontil.

Il lui expliqua ce qu'il avait découvert.

– Vous croyez être sur la bonne piste ?

– Oui. Pourquoi aurait-on déchiré la feuille du livre, car ce livre je suis sûr que c'est le meurtrier qui l'a arrachée. Et puis, il n'y a aucun Mondou dans le livre de reçus. Si ce Mondou devait de l'argent à Lévesque et qu'il payait, Lévesque ne lui faisait pas un reçu. S'il n'a pas fait de reçu, c'est parce que c'est un genre d'affaire qui n'en demande pas.

Après le repas du midi, Brien téléphona de nouveaux aux deux Mondou.

Chez le premier il n'eut pas de réponse.

Chez le second cependant on répondit à l'appel.

C'était une voix d'homme :

– Monsieur Mondou ?

– C'est moi.

Le détective recommença son petit manège.

Dumontil, assis près de lui, ne put s'empêcher de sourire.

Brien raccrocha d'un air dépité.

– Ce n'est pas lui.

– Il reste l'autre, dit Dumontil.

– Je sais.

Brien se leva.

– Où allez-vous ? demanda Jacques.

– Je ne puis attendre jusqu'à demain. Je vais aller me renseigner sur les lieux.

– Vous voulez que je vous accompagne ?

– Non. C'est préférable que vous restiez ici. Il ne faut pas prendre trop de chances.

Dumontil paraissait déçu.

– J'ai des livres intéressants dans ma bibliothèque. Vous passerez des heures agréables,

j'en suis sûr.

– Je vous remercie.

Quelques minutes plus tard, Brien quittait sa demeure.

Il se dirigea vers Outremont.

Ce monsieur Édouard Mondou demeurait à Outremont.

Il se dirigea immédiatement vers sa demeure.

Il sonna à plusieurs reprises.

Il n'eut pas de réponse.

Alors Brien se décida à sonner à la porte voisine.

Une bonne vint répondre.

– Pardon mademoiselle, pouvez-vous me dire où travaille monsieur Mondou, votre voisin. Il faudrait absolument que je le voie.

– Un instant

La bonne partit.

Une grosse dame, tenant un chien dans ses bras apparut.

– Monsieur.

– Voici madame, je voudrais voir votre voisin, monsieur Mondou aujourd’hui. Vu qu’il n’y a personne chez lui, je me suis permis de sonner ici. Peut-être pourriez-vous me dire où il travaille ?

– Oui, mais ce serait bien inutile.

– Comment ça ?

– Monsieur Mondou est en vacances.

– À ce temps-ci de l’année ?

– Mais oui. Il avait besoin de repos je crois. Il est parti avec sa femme la semaine dernière pour son camp à Mont-Laurier.

– Je vous remercie madame.

Brien retourna vivement chez lui.

– Nous partons en voyage, dit-il à Dumontil.

– En voyage ?

– Oui, pour Mont-Laurier.

– Vous avez trouvé votre homme.

– Je suis persuadé que c’est lui. Un homme ne

pars pas en vacances au mois de mars sans raison. Il veut s'éloigner de la ville, oublier son meurtre...

– Alors, allons-y. Que faudra-t-il faire ?

– Nous n'avons aucune preuve. Il s'agira de faire parler Mondou. Nous dresserons un plan dans le train.

– Bon.

– Il y en a un qui part à cinq heures pour le Nord.

– Vous n'avez pas peur pour moi. Vous savez qu'on surveille les gares depuis mon évasion.

– J'arrangerai ça, soyez sans crainte.

À quatre heures et quinze, les deux hommes se dirigeaient vers la gare centrale.

Brien alla acheter les billets.

Ils attendirent à cinq heures moins deux pour descendre.

Il y avait un policier à la porte.

– Bonjour monsieur Brien, dit-il en apercevant le détective.

– Bonjour Poirot. Tu es en faction ici.

– Oui, depuis l'évasion de Dumontil.

– Eh bien, moi, je me sauve dans le nord.

– Ah !

– Je vais le faire visiter à un Américain de mes amis, monsieur Brunswick.

Il montra Dumontil du doigt.

Ce dernier salua :

– Good day, sir.

Brien descendit l'escalier,

– Mon train part. Au revoir monsieur Poirot.

– Bon voyage monsieur Brien. Good bye sir.

Et les deux hommes montèrent à bord du train.

Brien sourit :

– Ce n'est pas plus difficile que ça.

Brien arrêtera-t-il le meurtrier à Mont-Laurier ?

Il n'a aucune preuve.

X

Édouard Mondou était un homme d'une quarantaine d'années.

Mais depuis un mois, il avait vieilli de dix ans.

Mondou était marié depuis dix ans, mais il n'avait pas d'enfant.

Il était cependant heureux avec sa femme.

Puis il avait rencontré une jeune fille, vingt-deux ans à peine.

Mondou s'était amouraché d'elle.

C'était peut-être ridicule, mais il l'aimait à la folie. Il en avait fait sa maîtresse.

Il lui téléphonait rarement de peur que sa femme ne le surprenne, car il savait bien que si sa femme le surprenait, c'était fini.

Mondou avait un commerce à lui. Une grosse maison de marchandises sèches.

Il en était le président, mais la véritable actionnaire était sa femme.

Si jamais madame Mondou apprenait que son mari le trompait, elle retirerait certainement ses parts de la compagnie après une séparation de biens.

Aussi, les rencontres de Mondou et de son amie se faisaient-elles dans le plus grand secret.

Mais un jour, il reçut un appel téléphonique :

– Monsieur Édouard Mondou ?

– C’est moi.

– Ici Roland Lévesque.

– Roland Lévesque ?

– Vous ne me connaissez pas et d’ailleurs, ça n’a pas d’importance.

– Alors, qu’est-ce que vous me voulez ?

– Vous rencontrer.

– Pourquoi ?

– Je vous expliquerai.

Intrigué, Mondou avait rencontré Lévesque.

Ce dernier avait en sa possession, Dieu seul sait comment, quatre lettres que Mondou avait écrites à son amante.

– Elles sont ici, je suis prêt à vous les vendre.

– Combien ?

– Mille dollars chacune.

Mondou n'avait pas hésité.

Il avait acheté les lettres.

Mais un mois plus tard, il recevait un autre appel de Lévesque.

– Monsieur Mondou, j'ai une autre lettre en ma possession, celle-là vaut cinq mille.

– Vous êtes fou. Vous êtes un véritable bandit. Je vais avertir la police.

– Avertissez, mais votre femme entrera en possession de cette lettre.

Acculé au mur, Mondou prit rendez-vous avec Lévesque.

– J'ai songé à mon affaire, et je demande dix mille.

– Vous êtes fou ?

– À prendre ou à laisser.

Dix mille, le montant était énorme.

Soudain, Mondou aperçut sur le bureau un petit marteau.

Il perdit la tête.

Il frappa Lévesque à plusieurs reprises. Ce dernier s'écroula.

Mondou se saisit de la lettre et du livre de comptes de Lévesque. Il arracha la page se rapportant à son affaire.

Soudain, il sursauta.

On venait de sonner à la porte.

Mondou s'enfuit par la porte arrière.

Soudain rendu dans la ruelle, il s'aperçut qu'il avait encore en mains, l'arme avec laquelle il avait commis son crime.

Alors il eut une idée.

Une voiture se trouvait stationnée tout près de la porte de Lévesque.

Mondou alla déposer le marteau à l'intérieur.

Puis il y eut le procès de Dumontil.

Il fut condamné à mort.

Puis le remords vint tracasser Mondou.

Il ne dormait plus.

C'est alors qu'il décida de prendre un congé et d'aller se reposer dans sa maison à Mont-Laurier.

Bien construite, cette maison pouvait être habitée l'hiver.

Mondou s'y enferma avec sa femme.

Il refusait de sortir, de lire les journaux et même d'écouter la radio.

– Il traverse une crise nerveuse, pensait sa femme.

Mondou n'était donc pas au courant de l'évasion de Dumontil.

Ce jour là, madame Mondou était sortie pour acheter quelques provisions.

Mondou, assis dans un fauteuil, essayait de chasser les idées noires qui lui traversaient

l'esprit.

Soudain, il entendit frapper à la fenêtre.

– Quoi ? qu'est-ce que cela ?

Il alla immédiatement à la fenêtre.

Soudain, il resta saisi de stupeur.

– Non... non...

Une vision lui était apparue.

Mais il avait bien vu.

La figure de Dumontil, une corde autour du cou.

Mondou alla se rasseoir dans son fauteuil.

Il était affreusement pâle.

– J'ai dû rêver.

Lorsque madame Mondou entra, elle remarqua la pâleur cadavérique de son mari.

– Qu'est-ce que tu as ?

– Oh, je me suis endormi, et j'ai eu un cauchemar, ce n'est rien.

Mais le lendemain, alors que madame était encore sortie, Mondou aperçut la même figure à

la fenêtre.

Cette fois-ci il prit le vase à fleurs et le lança à travers la fenêtre.

– Voyons, je dois être fou... je deviens fou...
Ce ne peut être ce jeune homme...

Il se pencha à la fenêtre.

– Non, il n’y a personne.

Sa femme entra au même instant.

– Veux-tu me dire ce que tu fais là ?

– Les enfants... ce sont les enfants qui ont brisé la fenêtre.

Mais, de nouveau le lendemain, il y eut un nouvel incident.

Mondou était seul chez lui.

On sonna à la porte.

Mondou hésita.

Allait-il répondre ?

On sonna une seconde fois.

Alors Mondou se leva.

– Je vais voir.

Il entrouvrit la porte.

Un jeune homme parue et referma la porte derrière lui.

– Bonjour monsieur Mondou.

Mondou recula de peur.

Il alla s’effondrer dans son fauteuil.

– Vous me reconnaissez, je vois.

Mondou ne répondit pas.

Ses mains tremblaient.

– Je suis Jacques Dumontil... l’homme qui a été condamné à votre place, cher monsieur Mondou.

Mondou devint encore plus pâle.

Ce jeune homme savait qu’il avait tué.

Mondou aurait été encore beaucoup plus énervé s’il avait su qu’à l’arrière, dans la cuisine, la porte venait de s’ouvrir.

Un homme, en qui plusieurs auraient reconnu le détective Albert Brien, venait d’entrer.

Il s’approcha à pas de loup.

Dumontil continuait :

– Monsieur Mondou, vous n’avez pas de spectre devant vous, je suis bel et bien Jacques Dumontil.

– Mais...

– Vous ignoriez donc que j’étais évadé de prison ?

– Ah, vous ?...

– Oui, et je sais que c’est vous qui avez tué Lévesque.

– C’est faux !

– C’est vrai. J’en ai la preuve. Lévesque vous faisait chanter. J’ai une preuve évidente.

Mondou tomba dans le piège.

– C’est faux vous ne pouvez avoir de preuve. J’ai tout enlevé. La lettre, la feuille de son livre... tout, il ne restait rien...

– Mais j’ai votre aveu.

– On ne croira jamais un condamné à mort.

Mondou semblait se raffermir.

Soudain il sursauta.

Un homme venait d'apparaître dans la porte.

– Peut-être me croira-t-on moi ?

– Qui êtes-vous ?

– Albert Brien, détective.

– Quoi ?... vous...

– Oui, c'est moi.

– Vous avez tout entendu monsieur Brien, demanda Dumontil.

– Tout.

Brien s'aprocha de Mondou.

– Mondou, vous êtes fini. Votre crime a passé près de rester impuni, il ne restait qu'un mois avant la pendaison.

Mondou ne parlait plus.

– Vous avez laissé condamner un innocent.

– Mais je ne pouvais parler... ma femme...

– Lévesque exerçait sur vous, du chantage, n'est-ce pas ?

Mondou fit signe que oui.

Puis il commença à voix basse.

– Lévesque était un voleur. Je l’ai payé. Il disait m’avoir remis toutes les lettres. C’était faux, il en avait gardé une. Je n’ai fait que débarrasser la terre d’une vilaine fripouille.

– Je sais, dit Brien, mais il n’est pas permis de se faire juge, monsieur Mondou.

L’accusé baissa la tête.

Brien s’approcha d’une petite table.

– Monsieur Mondou, je veux éviter le scandale.

– Ah !

– Vous aller signer une confession.

– Jamais...

– Alors, votre femme saura tout. Ce sera pire.

Mondou observa un long silence.

Puis il demanda :

– Que voulez-vous écrire.

– Ceci.

Je soussigné, Édouard Mondou avoue avoir

assassiné Roland Lévesque. Jacques Dumontil est absolument innocent du crime de Lévesque. J'ai commis ce crime dans un moment de folie. Depuis quelques temps je ne me sentais pas bien et j'attribue mon acte à une crise de folie. Je déclare signer ce papier avec ma pleine lucidité.

– Très bien, je vais signer.

Mondou apposa sa signature au bas du document.

– Maintenant, il va falloir vous livrer à la justice.

– Je sais.

Mondou se leva.

– Messieurs je vais vous suivre. Me permettez-vous cependant d'aller quelques secondes à ma chambre.

– Pourquoi ?

– J'ai quelques objets à prendre. Je vous donne ma parole que je n'essaierai pas de m'échapper. D'ailleurs l'un de vous peut m'attendre à la porte.

– Allez-y, dit Brien.

Dumontil faisait des signes désespérés.

Lorsque Mondou fut sorti, il demanda :

– Pourquoi l’avoir laissé partir, il va se sauver.

– Non, il ne se sauvera pas.

Brien s’arrêta.

Il y eut un court silence.

Puis, ils entendirent un claquement sec.

– Je le savais, dit Brien.

– Quoi ?

– Il vient de se flamber la cervelle.

– Il s’est tué ?

– Oui.

– Alors, que devons-nous faire ?

– Venez !

Brien se dirigea vers l’arrière de la maison.

Il entra dans la chambre où se trouvait étendu le corps de Mondou.

Il prit la confession et la déposa à ses pieds.

Puis il sortit suivi de Dumontil.

Rendu au dehors, Brien tendit la main au jeune homme.

– Adieu Dumontil !

– Quoi ?

– Partez, allez vous livrer, c'est la meilleure chose.

– Et vous ?

– Moi, je vais retourner à Montréal. Je ne veux pas qu'on sache que j'ai aidé un prisonnier échappé de prison, et recherché par la police.

Dumontil prit la main que le détective lui tendait.

– Merci, merci, monsieur Brien.

Puis il s'éloigna sans détourner les yeux.

Brien savait que madame était partie à Montréal et ne reviendra que le soir, très tard.

Le détective entra dans une cabine téléphonique.

Il appela la police Provinciale.

– Police ?

– Voici monsieur, fit Brien en changeant sa voix. Je demeure à Mont-Laurier. Tout à l’heure, en passant près du camp d’été j’ai entendu un coup de feu.

– Quel camp ?

– Le camp de monsieur Édouard Mondou.

– Vous êtes sûr ?

– Je suis persuadé que c’était un coup de feu.

– Très bien nous y allons.

Brien raccrocha.

À quatre heures, il montait sur le train en direction de Montréal.

Arrivé chez lui, il mit la radio.

Un peu plus tard, on interrompit le programme pour donner une nouvelle importante.

– Attention, attention, on apprend de Mont-Laurier qu’on a découvert dans une maison d’été le cadavre d’un monsieur Édouard Mondou. Près du cadavre se trouvait une note. La victime avoue elle-même avoir tué Roland Lévesque il y a quelques semaines. On se souvient qu’un jeune

homme du nom de Jacques Dumontil avait été accusé de meurtre et trouvé coupable. Dumontil qui s'est évadé de Bordeaux il y a plus d'une semaine est encore au large. Nous vous donnerons de plus amples informations plus tard.

Brien referma son appareil en souriant.

Le lendemain, il apprenait que Dumontil s'était livré à la justice en apprenant la confession de Mondou.

Il avait simplement dit :

– Je savais que j'étais innocent.

L'affaire fit grand bruit.

Les journaux traitèrent les policiers d'ignorants.

On donna même une compensation de \$1000 à Dumontil à cause du temps passé et du tort causé à sa réputation.

On ne parla pas des trois hommes qu'il avait assommés, de l'habit et de la voiture qu'il avait volés.

Dumontil pouvait maintenant marcher dans la

vie la tête haute.

Personne ne savait que Brien était au fond de toute cette affaire.

Il s'était montré un homme au cœur d'or en aidant l'infortuné garçon.

Cet ouvrage est le 845^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.